

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**79. Val-Richer, Vendredi 6 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven**

79. Val-Richer, Vendredi 6 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-07-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- Je ne sus pas mieux élevé que vous
- mais je sais mieux ne pas me livrer à ma première impression, ou à une seule de mes impressions et supprimer ou du moins comprimer celle à laquelle je ne veux pas me livrer.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°127/165

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 283, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/71-76

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°79. Vendredi 6 heures du matin

Je ne suis pas mieux élevé que vous ; mais je sais mieux ne pas me livrer à ma première impression, ou à une seule de mes impressions, et supprimer ou du moins imprimer celle à laquelle je ne veux pas me livrer. Cela s'appelle avoir de l'empire sur soi. J'en ai plus que vous, cela est sûr. Ce n'est pas toujours raison ou vertu, tant s'en faut. C'est bien souvent orgueil, pur orgueil. Je ne puis souffrir de ne pas paraître le maître, ni qu'il soit évident, ne fût-ce que pour moi seul, que je ne fais pas ce qui me plaît. J'étouffe soigneusement mon déplaisir pour ne pas laisser voir que je subis une autre loi que ma volonté. L'impossible m'offense. Je me sens humilié de me débattre sous sa main. J'aime mieux l'accepter. Ce n'est pas votre disposition. Vous ne supprimez rien de ce qui se passe en vous. Tout ce qui est paraît. Vos chagrins, vos déplaisirs, ces désappointements, ces ennuis, ces débats intérieurs dont la vie est semée, vous laissez tout éclater, tout voir. Je n'ai jamais rencontré personne qui conservât tant de dignité au milieu de tant d'abandon. Car vous avez la dignité la plus haute, la plus noble qui se puisse imaginer, et qui ne s'altère jamais au milieu de vos impressions si librement, si vivement manifestés. C'est un des traits les plus originaux de votre caractère, et l'un de ceux qui pour moi, de très bonne heure dans notre relation vous ont le plus mise à part de toutes les femmes. L'abandon, leur est naturel mais il les fait un peu descendre. Vous avez plus d'abandon, plus de transparence, comme vous dites, que personne vous restez toujours à votre hauteur. Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humeur. Oui, Madame, quelquefois. J'ai été quelquefois tenté de m'en choquer. Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humeur de personne. Quand la vôtre m'a apparu, je vous aimais déjà beaucoup, beaucoup. L'affection a contenu la surprise. Et puis, j'ai bientôt reconnu la source de votre humeur. Elle ne vient en vous d'aucun défaut, d'aucun désagrément de caractère, ni de susceptibilité, ni de brusquerie, ni d'exigence ni d'attachement aux petites choses. Vous êtes naturellement très douce, très égale, charmante à vivre. Votre humeur ne naît jamais que du chagrin d'un grand, d'un profond chagrin. Il vous indigne, il vous révolte, il s'empare de vous tout entière. Et alors ce qui ne répond pas pleinement à votre chagrin, ce qui n'est pas en harmonie, en parfaite harmonie avec l'état de votre âme, vous donne de l'humeur. L'humeur est pour vous l'une des formes de la douleur. Je vous aime trop, Madame, pour que cette forme là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Vous avez cruellement souffert. Mais laissez-moi vous le dire ; je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale, comme à la douleur physique. Vos épreuves vous sont venues tard, au milieu d'une vie qui avait été constamment facile, agréable, brillante. Vous n'aviez connu ni le malheur, ni la difficulté, ni la contrariété. Vous n'aviez porté aucun fardeau. Vos émotions même malgré le sérieux de votre naturel, avaient été assez superficielles, et bien loin d'ébranler toute votre âme. Un seul sentiment, le dernier

venu, était en vous très puissant et profond. Quand vous avez été frappé, vous avez éprouvé cette immense surprise, cette révolte intérieure qui accompagne, les premiers chagrins, les chagrins de la jeunesse ; et comme vous n'aviez plus, pour y échapper les ressources de la jeunesse, sa mobilité, sa facilité à se distraire, son empressement à jouir de la vie encore inconnue, vous êtes restée sous l'empire de cette impression de surprise et de révolte. La douleur vous a atteinte tard, et trouvée jeune pour souffrir. Et vous avez souffert avec l'impatience avec l'âpreté de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore, en vous voyant souffrir, le sentiment d'un vieux soldat couvert de blessures, qui voit les fatigues, les langueurs, les souffrances d'un jeune homme qu'il aime et qu'il soigne...

10 heures

Je m'étais levé de bonne heure pour vous écrire bien à l'aise. J'ai été interrompu par mes enfants, par ma mère, par Mad. de Meulan, par je ne sais quel incidents insignifiants dans la maison. Voilà le facteur, et il faut qu'il reparte. J'en suis très contrarié. J'ai besoin de causer avec vous. J'ai une infinité de choses à vous dire. A demain. Ou plutôt à ce soir. Je me suis couché hier de bonne heure. Je tombais de sommeil, je ne sais pourquoi. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 79. Val-Richer, Vendredi 6 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-06.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 20/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1639>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 6 juillet 1838

Heure6 heures du matin

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je ne dois pas mieux élire que
vous ; mais je dois mieux ne pas me lier à ma première
impression, ou à une seule de mes impressions, et supprimer
ou du moins comprimer celle à laquelle je ne veux pas me
lier. C'est l'appelle avoir le temporel. C'est là. J'en ai plus
que vous, cela est sûr. Je n'ai pas toujours raison en vertu,
sans s'en faire. C'est bien souvent arguait, puis arguait. Je ne
peux souffrir de ne pas paraître. Le maître, ni qu'il soit
l'évident, ne fait ce que pour moi seul, que je ne fais pas ce
qui me plaît. J'étouffe dignement mon déplaisir pour ne
pas laisser voir que je subis une autre loi que ma volonté.
L'impossibilité m'offense. Je me sens humilié de me débattre
sous la main. J'aime mieux l'accepter.

C'est par votre disposition. Vous ne supprimez rien de
ce qui se passe en vous. Vous le qui est parait. Vos chagrins,
vos déplaisirs, les déceptions, les ennuis, les débats
intérieurs dont la vie est semée vous laissez tout éclater,
tout voir. Je n'ai jamais rencontré personne qui conservât
tant de dignité au milieu de tant d'abandon. Car vous
avez la dignité la plus haute, la plus noble qui se puisse
imaginer, et qui ne s'altère jamais au milieu de vos
impressions si librement, si vivement manifestées. C'est un

des traits les plus originaux de votre caractère, et l'un de ceux qui, pour moi, de très bonne heure dans notre relation, vous ont le plus mise à part de toutes les femmes. L'abandon chez est naturel, mais il le fait un peu distendre. Vous, avec plus d'abandon, plus de transparence, comme vous dites, que personne, vous restez toujours à votre hauteur.

Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humeur. Oui, madame, quelquefois. J'ai été quelquefois tentée de m'en choquer. Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humeur de personne. Quand la vôtre m'a apparue, je vous aimais déjà beaucoup, beaucoup. L'affection a contenu la surprise. Et puis, j'ai bientôt reconnu la source de votre humeur. Elle ne vient en vous d'aucun défaut, d'aucun désagrement de caractère, ni de susceptibilité, ni de brusquerie, ni d'exigence, ni d'attachement aux petites choses. Vous êtes naturellement très-douce, très-égale, charmante à vivre. Votre humeur ne naît jamais que du chagrin, d'un grand, d'un profond chagrin. Il vous indigne, il vous révolte, il s'empare de vous tout entière. Et alors ce qui ne répond pas pleinement à votre chagrin, ce qui n'est pas en harmonie, en parfaite harmonie avec l'état de votre âme, vous donne de l'humeur. L'humeur est pour vous l'une des formes de la douleur. Je vous aime trop, madame, pour que cette forme là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Vous avez cruellement souffert. Mais laissez-moi vous le dire: je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale

le même
du m
brilla
la tou
même
super
sentim
Quand
Surpr
le cha
échapp
à se
vous et
de ré
pour
l'apre
vous
de bl
d'un p

Je
J'ai
de M
la m
très-c
infir

comme à la douleur physique. Vous éprouver vous vous sentez, tant
au milieu d'une vie qui avait été constamment facile, agréable,
brillante. Vous n'aviez connu ni le malheur, ni la difficulté, ni
la contrariété. Vous n'aviez porté aucun fardeau. Vos émotions
même, malgré le sérieux de votre naturel, avaient été assez
superficielles, et bien loin d'ébranler toute votre âme. Un seul
sentiment, le dernier venu, était en vous, très-puissant et profond.
Quand vous avez été frappé, vous avez éprouvé cette immense
surprise, cette révolte intérieure qui accompagne les premiers chagrins,
les chagrins de la jeunesse; et comme vous n'aviez plus, pour y
échapper, les ressources de la jeunesse, la mobilité, la facilité
à se distraire, son empressement à jouir de la vie encore inconnue,
vous êtes resté sous l'empire de cette impression de surprise et
de révolte. La douleur vous a atteinte tard, et trouvée jeune
pour souffrir. Et vous avez souffert avec l'impatience, avec
l'âpreté de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore, en
vous voyant souffrir, le sentiment d'un vieux soldat couvert
de blessures, qui voit le fatiguer, le languir, les souffrances
d'un jeune homme qui aime et qui s'ignore.

Adieu

Je salue, bonsoir de bonne heure pour vous écrire bien à l'aise.
J'ai été interrompu par mes enfants, par ma mère, par ma
de Montau, par je ne sais quels incidents insignifiants dans
la maison. Voilà le facteur, et il faut qu'il reparte. J'en suis
très-contrarié. J'ai besoin de causer avec vous. J'ai une
infinité de choses à vous dire. A demain. Ou plutôt à ce

Aois, Je me suis couché hier de bonne heure. Je tombai de
 sommeil, je ne sais pourquoi. Adieu. Adieu. E

Ames
 impre
 ou de
 lieues
 que
 sans
 puis
 l'indem
 qui
 par
 L'impr
 deus

le qui
 vos de
 intèr
 sans
 sans
 avec
 imag
 impr